



CLASSIQUES
GARNIER

BERTHIER (Philippe), « Avant-propos », in BERTHIER (Philippe) (dir.), *La Revue des lettres modernes. Sur le sacré*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16924-6.p.0009](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16924-6.p.0009)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2002. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

LE retour de Barbey d'Aurevilly au premier plan de l'intérêt critique, au milieu des années Soixante, s'est opéré dans l'esprit du temps, c'est-à-dire selon une perspective purement horizontale : ce n'était pas par ses idées, et moins encore par ses croyances, qu'il retenait l'attention, mais par l'intelligence et la sophistication de ses constructions narratives, la perversité « diabolique » (et le diable n'était pas à chercher ailleurs que dans cette perversité-là) de ses enchâssements, mises en abyme, dispositifs spéculaires, bref dans une maîtrise structurale très séduisante pour les tenants d'une Textualité censée épuiser toutes les dimensions du texte, l'auteur fût-il, au demeurant, un fieffé réactionnaire et un suppôt de l'obscurantisme — posture relevant, du reste, d'un amusant folklore et dont on n'avait pas à connaître.

Il ne s'agit pas de discréditer cet apport, dont la fécondité au contraire a été extrême. Quelque peu revenus de « l'illusion technique », avatar contraire mais symétrique de « l'illusion lyrique », nous nous rappelons que Barbey n'était pas seulement un minutieux agenceur de pièges fictionnels admirablement efficaces et étonnamment « modernes », mais que, comme Balzac, fréquente victime lui aussi d'une pareille dénégation de son Credo, il écrivait « à la lumière » de certaines « Vérités » auxquelles il adhérerait avec une sincérité passionnée — à laquelle beaucoup n'ont pas cru —, et hors desquelles son œuvre, réduite en quelque sorte à son fonctionnement matériel, qui certes n'est pas rien, apparaît appauvrie, mutilée de ce qui, spirituellement, l'oriente et la tend.

Notre civilisation post-chrétienne (expression relevant peut-être de l'oxymore) a besoin de déployer des efforts d'accommodation

mentale de plus en plus intenses, et donc de moins en moins consentis, pour non pas même creuser, mais seulement entrevoir des enjeux qui étaient naguère familiers à tous. Depuis la mort de Bernanos, de Mauriac et de Green, il n'y a plus d'écrivain catholique et lorsque, par exception, paraît une œuvre métaphysique (comme le film *Breaking the Waves* de Lars von Trier), elle fait figure d'objet énigmatique chu d'un ciel oublié.

C'est donc faire œuvre de provocation — bien aurevillienne — que de revenir à ces vieilles lunes théologiques, dont on a trop oublié que ce sont elles qui donnent leur respiration profonde aux grandes marées romanesques de Barbey. Sa fantasmagorie n'est si sexuelle et sauvage que parce qu'elle se déchaîne sous l'œil de Dieu, qui se tait et attend. Blasphème, sacrilège, profanation, toutes les ambivalences de la transcendance et les outrages réservés au sacré ne font qu'en manifester la dévorante présence, l'impossibilité de s'en débarrasser. Au cœur de son monde, c'est bien l'hostie poignardée qui rayonne d'un intraitable éclat.

P. B.